



Émile Jalley

La « théorie du genre »
dans
le débat français

Butler, Freud, Lacan, Stoller, Chomsky,
Sapir-Whorf, Simondon, Wallon, Piaget

L'Harmattan

La « théorie du genre » dans le débat français

Emile Jalley

**La « théorie du genre »
dans le débat français**

*Butler, Freud, Lacan, Stoller, Chomsky, Sapir-Whorf,
Simondon, Wallon, Piaget*

L'Harmattan

Illustration de couverture : Georges-Philibert Maroniez (1875-1933),
La falaise d'Étretat vue du Sud vers le Nord

© L'HARMATTAN, 2014

5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-343-03508-6
EAN : 9782343035086

Pour PIERRE JALLEY, notre fils
BÉNÉDICTE JALLEY-MEURISSE, mon épouse
Et GISÈLE PONCHARD-BONNARD, ma mère
En hommage aussi à mes deux psychanalystes
Madame le Docteur Anny Cordié
Et Monsieur le Docteur Jean Gillibert

« Bientôt seront tous morts ceux qui savaient de quoi il est question »
Philippe Sollers, France-Culture du 1er août 2010

SOMMAIRE

LA « THEORIE DU GENRE » DANS LE DÉBAT FRANÇAIS (« *GENDER* »)

Butler, Freud, Lacan, Stoller, Chomsky, Sapir-Whorf, Simondon,
Wallon, Piaget

Introduction : 9

Chapitre 1

Le paradigme oublié de la psychanalyse 17

- 1.1. Freud et Lacan sont les deux grands absents de ce débat, 17
- 1.2. La psychologie différentielle des années 1950-1975, 18
- 1.3. Le modèle freudien des « notes » aux *Trois Essais* (1905-1924), 20
- 1.4. L'équation ou série étiologique (1905, 1916-1917), 26
- 1.5. Les genres divers et extrêmes de dénégation de la pensée-Freud, 29
- 1.6. Lacan, tout médecin psychiatre qu'il fût a toujours rejeté, 30

Chapitre 2

L'antinomie nature/culture 33

- 2.1. L'idéologie culturaliste de couleur empiriste de Judith Butler, 33
- 2.2. La guerre du genre dans le climat politique français, 40
- 2.3. La « métaphysique » très discutable d'une « nature originaire », 46
- 2.4. Conservatisme théologique romain et « libérisme » béhavioro-cognitiviste étatsunien, 48
- 2.5. Le retour masqué de Freud Le Maudit via l'idéalisme linguistique américain, 53
- 2.6. Éloge de la psychanalyse, de la psychologie, et de la philosophie européennes, 57

Chapitre 3

Les pièces à conviction 63

3.1. Les manuels de la rentrée 2011,	63
3.2. L'inconsistance de la présentation théorique,	71
3.3. Une opposition obstinée venue de bien plus loin,	78
3.4. La prévalence majeure du contenu scientifique,	81
3.5. Les embarras du discours scientifique,	83
3.6. L'orientation vers le changement de la vie,	85
3.7. La tendance pédagogique au morcellement,	86
3.8. Les « ABCD de l'égalité »,	90

Chapitre 4

Reprise de la discussion 103

4.1. Ni l'idéalisme sociologique américain ni le « naturalisme » théologique romain,	103
4.2. Survol partiel de la presse d'opinion catholique,	105
4.3. L'opinion catholique dans la presse indépendante,	114
Conclusion :	
1. La querelle du « gender » renouvelle mais sans brio une brillante tradition séculaire,	133
2. La théorie du genre dans les bas-fonds de la politique,	140
3. Compléments sur l'opinion catholique,	141
Profil de l'auteur,	143
Bibliographie d'Émile Jalley,	145
Références dans l'œuvre de l'auteur	149
Sur la crise de l'enseignement,	
Sur la crise de la recherche en psychologie,	
Sur le caractère occulte des institutions académiques et autres (réseaux sociaux),	
Sur la critique des idéologies et de la philosophie,	
Sur la critique de la philosophie nord-américaine.	

Introduction

La question du genre (« gender ») est un sujet à la mode.

Comme d'autres sujets de même nature, par exemple le débat sur la psychanalyse à partir des années 2004, elle divise le public en deux camps en apparence peu conciliables.

On éprouve aussi le sentiment que les termes du débat sont peu clairs, avec l'impression qu'il se pourrait que tout le monde y soit logé à la même enseigne, à savoir dans la Caverne de Platon. On connaît bien cette histoire de la « caverne » et on ne la reprendra pas ici.

Comme pour toutes les questions un peu érudites, le lecteur sera bien venu de se référer à Wikipédia. Tout n'y est pas parfait, mais cela aide beaucoup, aussi bien les lecteurs que les écrivains.

La notion de genre a ses partisans, mais surtout, en nombre probablement bien plus grand, ses adversaires. Or ce sont ceux-ci qui parlent de « théorie du genre », alors que les défenseurs de cette notion de genre leur répondent qu'il n'existe pas de théorie du genre en un sens unifié, mais seulement un ensemble d'« études de genre ». Il y a là un premier paradoxe, condensant un certain nœud de difficultés.

En tout cas, il y a bien une question du genre, qui occupe de façon épisodique mais récurrente le débat public, la scène médiatique depuis l'année 2010 à peu près, et ce n'est peut-être pas fini.

La question du genre concerne le délicat problème de l'identité sexuelle. Qu'est-ce qui fait que l'homme et la femme soient ce qu'ils sont face à l'un et à l'autre ? En quoi l'homme et la femme se ressemblent-ils et en quoi sont-ils différents ? Mais d'abord est-ce exactement la même question ?

Nous partons d'une option. C'est de soutenir que cette question du « gender » est un sujet aussi philosophique, même si elle relève également des sciences biologiques et sociales. Il faut bien s'assurer une base de départ, « un point fixe et assuré » (Descartes, Méditation 2, Pléiade, 274), et ni les sciences biologiques ni les sciences sociales ne sont en droit habilitées de façon préférentielle à la philosophie pour embrasser

l'exclusivité de cette question, surtout lorsqu'elles s'entendent mal, et que leurs limites respectives les rendent peu aptes à recouvrir sans omission les reliefs de l'ensemble du terrain. On le ressent partout, dans cette foire d'empoigne où chaque camp revendique le droit de tirer la couverture à soi.

Par philosophie, j'entends l'approche critique, l'analyse réflexive, ce qui parfois s'appelle épistémologie, bref ce que Descartes nomme aussi le « bon sens » (*bona mens*), dont il dit que c'est la chose du monde la mieux partagée.

Selon nous, si cette question présente dans la période actuelle tellement de nœuds et d'impasses, dans un réseau où le débat public semble pris comme dans une nasse sans issue, c'est que les philosophes, en principe spécialistes du traitement de la contradiction, en sont étrangement absents. On en dirait tout autant des psychologues, dont on verra qu'ils n'ont pas été toujours silencieux sur cette question.

En ce qui concerne les psychanalystes, en majorité de tendance lacanienne, je n'ai pas eu tellement d'écho qu'ils se soient beaucoup investis jusqu'ici dans cette affaire du « gender », alors qu'ils se sont bien plus impliqués dans le débat sur l'autisme, une affaire d'apparence plus facile pour eux, en raison de son caractère clinique bien plus évident, au moins pour aller vite.

Pourtant, si on y regardait de près, on s'apercevrait que Freud et Lacan ont beaucoup participé à cette affaire de l'« identification » sexuelle, un mot du reste étrangement absent du débat actuel, qui patauge dans un autre vocabulaire (« identité », « orientation » ?).

D'ailleurs, on va voir plus loin que, dans le cadre de cette option philosophique dont nous parlons, nous allons prendre notre point de départ justement de Freud et de Lacan. Sans qu'il soit question de savoir dans quelle mesure Freud et Lacan peuvent offrir la perspective d'un intérêt « philosophique », ce qui pour moi est l'évidence, bien que ce soit une question très difficile à traiter, ce qui m'est impossible ici.

À propos de la philosophie, par rapport à ce sujet du « gender », se présente un paradoxe, c'est qu'il y a d'une part des choses dont elle a peu parlé au cours de son histoire, d'autre part des choses dont elle a parlé bien davantage.

Commençons par ce dont la philosophie a peu parlé.

On ne peut pas dire qu'il y ait eu beaucoup d'intérêt de la part de la philosophie traditionnelle pour la question du rapport d'identité-différence entre l'homme et la femme, le mâle et la femelle. Ni pour la question du genre de rapports pratiques, éthiques et politiques que cela pourrait impliquer entre les sexes.

Par contraste avec la philosophie, la littérature universelle a beaucoup parlé de la nature des genres masculin et féminin, et de leurs rapports. Elle n'aurait même parlé que de cela, à l'encontre de la philosophie qui aurait parlé de tout sauf justement de cela. Savoir pourquoi nous entraînerait trop loin. Mais prenez par exemple rien qu'au XVII^e siècle Corneille, Racine, Molière, les Contes de Perrault : il n'y est question que du « dialogue » entre les deux sexes. Cependant La Fontaine serait étrangement plus asexué.

Revenons à la relative absence du masculin/féminin dans l'histoire de la philosophie. Rien ? Presque rien ?

Si ! Il y a « quelque chose plutôt que rien », comme dit Leibniz.

D'abord chez Platon, le plus grand de tous les philosophes peut-être, et qui a parlé de tout. En dehors de la considérable importance de l'Éros, au point de vue tant cognitif qu'éthique, la question du masculin/féminin est présente au niveau du discours canular d'Aristophane, dans le *Banquet*, où il est question d'androgynes originels bisexués, dans trois versions : homme-femme, homme-homme, femme-femme, et dont les deux morceaux se recherchent après avoir été méchamment tranchés par la jalousie de Zeus. Tout est dit, et d'abord sur la bisexualité originelle que l'on retrouvera chez Freud. Il est aussi question dans la *République*, si mon souvenir est bon, d'une éducation commune des garçons et des filles, notamment aux arts du corps et de la guerre, comme c'était le cas réel à Sparte comme aussi d'une éducation virile des femmes chez les mythiques Amazones. Il y aussi, dans le *Banquet* de Platon, Diotime de Mantinée, l'étrange prêtresse et prophétesse, à l'instar de Socrate régi par son démon.

Aristote s'intéresse beaucoup plus que Platon à la « famille », champ de dérive par où s'est quasiment presque toujours introduit le thème du masculin/féminin. Aristote se représente la famille comme un triangle formé par l'homme, la femme et l'esclave, « association établie par la nature » et soudé par l'instinct de reproduction liant le premier à la seconde, et l'instinct de conservation, liant le premier au troisième. La femme a, à la différence de l'esclave, une faculté délibérative, mais sans autorité. Celle de l'enfant existe, mais non arrivée à maturité. Le pouvoir de l'homme sur la femme est constitutionnel, mais ni despotique – comme sur l'esclave, ni non plus monarchique – comme sur l'enfant. Aristote ne traite la femme ni comme une esclave, ni comme un enfant.

La philosophie médiévale est très intéressée, sans parler de l'ordre domestique dans le plan divin, par la vie des passions, notamment la concupiscence sexuelle, en tant qu'elle relie les deux sexes.

Après un grand saut, il y a les réflexions très intéressantes de Rousseau sur l'éducation respective d'Émile et de Sophie, il y a l'intérêt particulier d'Auguste Comte pour la question du féminin, comme pilier fondateur d'une problématique religion de l'humanité.

Il ne faut oublier pas Hegel. Qui pense que le désir non canalisé dans l'institution a en soi un caractère destructeur – idée reprise par le psychanalyste américain Stoller. Mais que la famille est une société naturelle, dont les membres sont liés par amour, confiance et obéissance naturelle (la *pietas* romaine). Le mariage est une union, ni purement naturelle, ni seulement civile, mais – faisant médiation entre les deux – une union morale, qui fait des deux époux une seule et unique personne. La question du sexuel est abordée par Hegel sous l'angle du « lien » sexuel, et celui-ci est traité dans le cadre d'une dialectique à trois termes : nature/éthique privée/liens sociaux, qui anticipe d'une certaine manière ce que l'on verra dans l'équation étiologique de Freud à trois termes : biologie-psychologie-sociologie.

Pour Hegel, l'union des deux sexes dans la famille représente un niveau spirituel supérieur au droit de la propriété et même à la simple intention morale, et elle est d'une dignité indépendante du régime de la société civile et même de celui de l'État.

Il y a évidemment beaucoup de choses sur la question de l'homme et de la femme chez Beauvoir, on l'a dit et redit, mais aussi chez Sartre, ô combien !

Alain Badiou parle de nombreuses reprises du thème de l'amour comme de l'un des opérateurs cardinaux de l'éthique.

Les vues de Hegel, sans répondre à la question, nous mettent cependant très au-dessus du niveau de la sorte de misère médiatique où nous sommes plongés en ce moment. Car quelle est la situation ?

La question du « genre » nous met en présence d'une antinomie sans solution apparente, car plus personne ne dispose du système des clés qui ont pu permettre jadis de traiter ce genre de problème (Kant, Hegel, Marx).

Ici, nous abordons le second paradoxe, il y a un aspect de la question du « genre » dont la tradition philosophique a par contre beaucoup parlé, c'est de l'opposition entre une « nature » qui subsisterait sans changer, et une « histoire », une « société », une « culture », qui changerait et ferait changer les choses. Cette opposition nature/culture représente elle-même une dérivation à l'égard de certaines polarités de caractère plus ontologique : être/devenir (Parménide-Héraclite), repos/mouvement (*Sophiste* de Platon), même/autre (*Parménide* de Platon, Hegel), et consonne encore avec d'autres qui la multiplient et la

masquent sous divers costumes à travers toute l'histoire des idéologies occidentales (Jalley, CPF21 2014, BALA 2014).

C'est ici que les choses deviennent plus difficiles, consistant d'abord à identifier les synonymies correctes dans cet ensemble éparpillé de polarités particulières. Mais il y en a encore d'autres difficultés.

Il n'est pas évident que la nature ne change pas : il existe une histoire de l'univers – dont aurait le premier parlé Kant (après les anciennes cosmogonies milésiennes et présocratiques). Mais aussi une histoire de l'évolution biologique animale et humaine (jusque dans la perspective technique moderne des manipulations génétiques).

Il n'est pas évident non plus que la culture, la société, changent toujours. On a parlé de sociétés sans histoire. Il y a aussi des sociétés dont la dynamique historique ralentit, puis s'arrête, se fige avant qu'elles disparaissent (Thème fondamental chez Hegel ; Paul Valéry : le caractère mortel des civilisations ; Stefan Zweig : « Le monde d'hier » ; la société française depuis les années 1950 ?).

Au plan philosophique, il convient alors de savoir admettre que l'être n'est pas lui-même « fixe », mais puisse être lui-même le résultat d'un devenir, d'une autogenèse. Mais cela suppose l'abandon d'une logique de l'identité au profit d'une nouvelle logique de la contradiction (sous-entendu dialectique) : Hegel, Simondon.

En tout cas venons-en à l'antinomie (thèse et antithèse), mais sans synthèse, qui selon nous paralyse le débat français contemporain sur la question du genre, dans un blocage sans issue.

Thèse : la différence sexuelle est un fait de nature : neurobiologie scientifique, naturalisme théologique essentialiste ou éternitaire.

Antithèse : la différence sexuelle humaine n'est qu'un fait de culture, à ne traiter que par la sociologie, ouvrant sur une action politique : modèle du béhaviorisme social (car ce n'est en fait que cela, comme on le verra) de Judith Butler – lequel est paradoxalement une autre forme de « naturalisme », au sens d'une forme de chosisme social (si on veut, sans que cela ne change rien).

Synthèse : il ne peut pas y en avoir, on n'en trouve pas, on n'a pas même l'idée d'en chercher, étant donné l'infirmité de la pensée philosophique française à l'approche et au traitement dialectiques des problèmes depuis que « la pensée 68 » (Ferry, Renaut 1988) lui a définitivement cassé les ailes à cet égard, nous ayant même introduit dès les années 80 dans l'ère d'une « pensée-à-droite » (Terry, 2012), et qui est aussi une « pensée tiède » (Perry Anderson, 2004).

Pourtant, il serait simple, à portée de main, de considérer que l'on peut à la fois « naître et devenir homme ou femme », naître-et-devenir

masculin/féminin dans un développement naturel articulé à une histoire sociale, dans le cadre d'ensemble d'une influence sociale modelant une biogenèse. Évident, Docteur Watson ! ?

C'est ce que fera l'équation étiologique de Freud, ni plus ni moins. De son côté, à peine plus tard, le plus grand psychologue français, Henri Wallon, montrait l'exemple de la mise en œuvre d'une telle conception dans son modèle bio-psycho-sociologique de la psychogenèse des stades de la personnalité affective et cognitive.

Des exemples ? Mais non ! Faute de l'apprentissage interdisciplinaire de la pensée complexe (Edgard Morin), les adversaires des deux camps : naturalistes de couleurs scientifique et théologienne d'une part – un camp très bigarré, culturalistes-politistes d'autre part (même remarque) s'affrontent en signaux muets comme des drosophiles au travers d'une vitre transparente.

En fait, ce n'est pas si simple que ce que Sherlock Holmes vient de suggérer plus haut au Docteur Watson. Penser le masculin/féminin le long de l'axe de l'être-en-devenir, cela revient, au point de vue de la technique interne de la rationalité, à penser le trajet d'une différence entre deux termes, ceci entre les deux bornes de l'être et du devenir, autrement dit à mettre en œuvre la différence d'une différence. Or cela est en réalité, du point de vue de la technique de pensée, un tour de force que seul le système de Hegel soit parvenu à accomplir.

Comme les difficultés sont pour eux inextricables, les sociologues croient s'en sortir en criant qu'il n'y a pas de « théorie du genre », que c'est une invention de leurs ennemis du Vatican. Billevesées ! Il y a bien des « études de genre » dont l'investigation donne à peu près le sentiment d'une excursion dans le souk de Constantinople (voir l'article intéressant de Wikipédia). Et il y a bien en tout état de cause une « question du genre » qui domine l'éparpillement des « études » et le clivage dichotomique des rivalités.

Dans la perspective annoncée plus haut qu'il y a des choses dont a beaucoup parlé la tradition philosophique, à propos de la question du genre, tout en contournant de façon paradoxale la question du masculin/féminin, nous aurions voulu poursuivre ici. Mais cela nous a paru un peu trop compliqué pour une introduction déjà assez longue, et nous en avons mieux accompli la tâche dans le dernier grand développement de notre livre, et qui lui sert de conclusion avec pour titre : « La querelle du « gender » renouvelle mais sans brio une brillante tradition séculaire. »

Nous utilisons pour citer nos propres ouvrages des sigles dont la Bibliographie située à la fin du livre indique les correspondances avec les titres complets.

Dans notre texte, les majuscules M et NO désignent à l'occasion les hebdomadaires « Marianne » et « le Nouvel Observateur », dont nous avons utilisé assez souvent d'excellents articles, lorsqu'ils se trouvaient dans l'actualité mouvante du sujet qui nous intéresse. Il ne s'agit pas pour moi d'une quelconque déclaration d'adhésion, surtout politique, mais seulement de l'intérêt que je manifeste pour la qualité du contenu portant sur les sujets culturels, dans des textes rédigés par de bons écrivains, et qui de ma propre évaluation est ce qui se trouve de plus pertinent à l'heure actuelle dans la presse nationale. Évidemment, on pourra, on aurait pu faire d'autres choix, d'autant que quand on écrit, on ne peut pas tout lire. Piaget disait cela, avec une sorte d'humour jurassien qui laissait entendre qu'en fait depuis longtemps il ne lisait plus rien du tout (*Conversations libres avec Jean-Claude Bringuier*, 1977). Mais par contre, il organisait beaucoup de grands colloques et symposiums qui lui servaient à écouter longuement et avec profit d'autres sommités dans des domaines connexes au sien ou l'intéressant.